

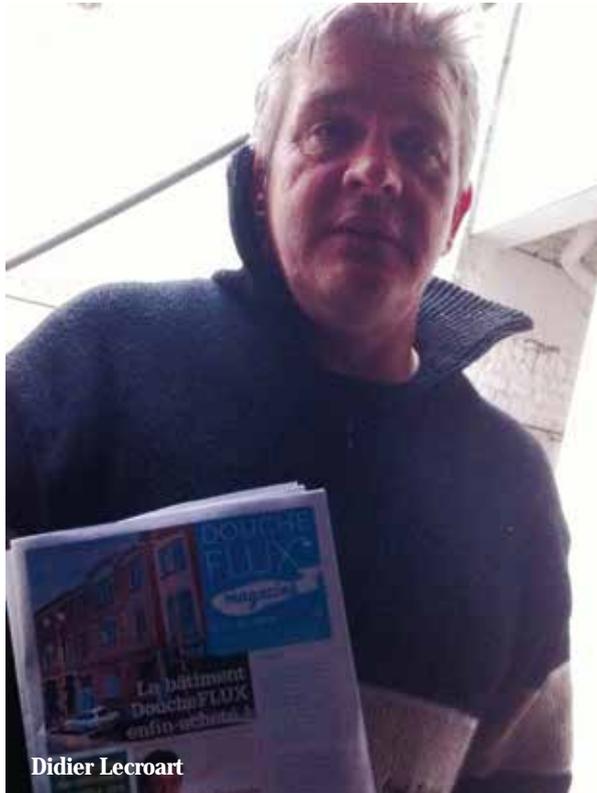
« J'écoute mon cœur... » : un rescapé de la rue se confie

J'écoute mon cœur parce que lui, contrairement à ma raison, il n'est pas conditionné...

Je suis né en siège, à croire que je ne voulais pas venir au monde... J'étais l'aîné de 4 enfants, souvent livré à moi-même. Et, dès mes 6 ans, j'ai dû aider mes parents (mon papa avait un établissement). Moi, je faisais le caviste avant d'aller à l'école, et je me levais une heure avant pour ça. Idem après l'école. On faisait la plonge aussi, et le service en salle. On savait déjà à l'époque ce que signifiait le mot travail. On n'a jamais manqué de rien mais la vie était dure et on nous faisait comprendre que les loisirs devaient être mérités (ex. aller à la piscine à condition de laver la voiture) : ça nous valorisait. Chapeau à mon père pour l'éducation qu'il m'a donnée, sans laquelle je ne sais pas comment j'aurais tourné dans l'existence.

Je suis dyslexique et, en plus, à cause d'un idiot de prof, gaucher contrarié : je lui en veux à mort ! Les études, ça n'allait vraiment pas. J'ai toujours confondu les lettres et j'écrivais phonétiquement et faisais donc beaucoup d'erreurs. J'ai triplé ma quatrième primaire, et ai été orienté dans un enseignement spécial. Deux ans après, je suis entré en boucherie en contrat d'apprentissage, à l'âge de 14 ans. On travaillait 11 heures par jour, 6 jours par semaine, et après j'allais faire le caviste dans un café où ma grand-mère travaillait aussi. Puis mon père a refait sa vie. Ma belle-mère habitait à Overijse, et je faisais les allers-retours à vélo, et participais même à des compétitions de vélo ! Mais j'ai pas pu tenir ce rythme longtemps...

À 17 ans, je casse mon contrat d'apprentissage pour travailler avec mon père dans un restaurant, près de la gare du Nord. Je vivais alors chez ma grand-mère



Didier Lecroart

à Bruxelles. Elle m'a incité à aller à l'armée, un peu contre mon gré. Sportif, je postule chez les paracommandos, mais je n'ai pas « fini mes armes », n'étant pas assez militariste.

Ma maman est décédée et j'ai été démobilisé le jour même. Ç'a été le tournant de ma vie, ou était-ce la goutte qui a fait déborder le vase ?

Toute une réflexion profonde commence alors, et ma conclusion : « C'est pas ça, la vie ! ». Et j'ai tourné le dos à la société, et j'ai vécu au jour le jour et j'ai commencé à fréquenter les gens de la rue. J'ai beaucoup appris sur la bêtise et la condition humaine. Bien sûr, il faut travailler, mais je me sentais faire partie du peuple mais pas citoyen. Ma conviction : il n'y a jamais eu autant de gens généreux qu'aujourd'hui...et autant d'esclaves.

J'ai commencé à squatter dans les années 80... J'ai retravaillé de temps en temps, mais pas des masses, à Walibi notamment. Mon manque de qualifications n'arrangeait rien. Une grande instabilité depuis... Dans les années 90, je commence à vivre seul, dans la Forêt de Soignes notamment, car le minimex de rue a paradoxalement rendu la vie des précaires plus dangereuse : se faire voler... ou commencer davantage de drogue ou d'alcools. Oui, j'ai arrêté le sport, j'ai commencé à boire et je me suis drogué.

Ce qui m'attirait chez les gens de la rue : leur faiblesse, leur sensibilité, leur compréhension des injustices, leur marginalité, leur volonté de refuser la société. Un moment, je me suis senti un peu une sorte d'« éducateur de rue » avant l'heure. En effet, on m'écoutait parce que je faisais les mêmes « conneries » qu'eux. La solidarité existait à l'époque. Aujourd'hui, les gens sont « dissociés »...

Le bonheur, est-ce vraiment cette course sans fin pour consommer des biens et des loisirs qu'autrui ne peut pas s'offrir ?

J'ai perdu beaucoup d'amis. J'ai accompagné des amis dans des centres psychiatriques et ils en ressortaient accros aux médocs et presque comme des plantes, laissés à la rue. Certains étaient schizophrènes.

Si c'était à recommencer ? Je n'ai pas de regret par rapport à mes choix. Sauf que mon penchant pour la précarité semble faire partie de mon ADN : j'ai parfois peur que ma fille marche dans

mes pas... D'où mon obsession : il faut travailler pour les futures générations.

Or on construit des prisons et pas des logements sociaux ! Et l'écrasante majorité des gens à la rue ont des assuétudes diverses. Et dans le social, il y a beaucoup de blanchiment d'argent. Et derrière les politiques, il y a les multinationales... Bref, tant de SDF à la rue, aujourd'hui, je ne comprends pas. Je crois que c'est une volonté politique, mais les politiques n'ont pas le choix. Le vrai pouvoir est ailleurs...

Si le peuple s'impliquait davantage dans les lois votées, elles seraient beaucoup plus sociales. Le durable passe par le social. Et je voudrais quitter ce monde en voyant la minorité reprendre le flambeau pour aller dans le concret du durable et du social.

Nous voulons tous faire mieux pour nos enfants que ce que nous avons connu. Des familles aisées ont réussi à mettre leurs enfants à l'abri du besoin mais leurs petits-enfants auront-ils encore une place dans le futur, vu l'inflation des robots créés par la robotique ? La compétition commencera dès l'école et seuls les surdoués trouveront une place : les autres trouveront-ils encore à manger, à s'habiller et à se loger ? Et le bonheur, est-ce vraiment cette course sans fin pour consommer des biens et des loisirs qu'autrui ne peut pas s'offrir ?

Mais je reste optimiste : la jeunesse sensible au durable, au social et au partage est certes une minorité mais c'est elle qui fera que l'on pourra demain encore mériter le nom d' « humanité ».

Je pense, en guise de conclusion, qu'il faudrait mettre sur pied des comités de citoyens qui ne veulent pas le pouvoir mais seulement le changement et une meilleure répartition du gâteau. Est-ce utopique ?

Didier Lecroart

... qui réfléchit, réfléchit, n'a jamais autant réfléchi.

Elina Dumont : Des quais à la scène



© Laura Cortès



**Spectacle au profit
de DoucheFLUX
à Wolubilis,
le 4 octobre 2014.**

Elina Dumont, sans domicile fixe durant quinze ans, est sortie de la rue notamment grâce au théâtre. Dans son spectacle, cette reine de la débrouille, qui sait jouer de son charme à l'occasion et n'est pas sans rappeler parfois Edith Piaf, raconte sa vie, amuse, vilipende, émeut, raille et, ce faisant, change notre regard sur l'exclusion.

Dans le sillage de son livre *Longtemps j'ai habité dehors* paru chez Flammarion en 2013, la Française raconte dans son one-woman-show quinze ans d'une vie de SDF. Un spectacle salué unanimement par la critique et exceptionnel de drôlerie malgré l'aridité du sujet. « Si le spectacle d'Elina Dumont ne ressemble à aucun autre, c'est que la vie d'Elina Dumont ne ressemble à aucune autre. Comédienne, elle puise, dans son existence extrêmement chahutée, les histoires effarantes, désespérantes, truculentes qui composent son show. Mais plus encore que la matière de sa vie, c'est son regard qui fait la différence. Tour à tour éberluée, attendrie, moqueur, critique, il amuse et émeut. Il fera changer le vôtre. Ce mot familier d'« exclus », vous ne l'entendrez plus jamais comme vous l'entendiez avant... » (Marie Desplechin)

Exceptionnellement, la représentation sera suivie d'un débat avec le public, animé, entre autres, par Elina Dumont et des figures majeures du secteur bruxellois de la lutte contre la grande pauvreté.

La rédaction

**Réservation des places via
www.wolubilis.be**